

premières réalisations dans ce domaine existent, et il est certain qu'il y a dans cette direction de très grandes possibilités. De telles machines suppriment l'état de manœuvre sur machine. Dans une immense entreprise telle que Renault, peu d'ouvriers ont l'air heureux en travaillant ; parmi ces quelques privilégiés se trouvent ceux qui s'occupent des tours automatiques réglables par des cames.

Mais l'essentiel est l'idée même de poser en termes techniques les problèmes concernant les répercussions des machines sur le bien-être moral des ouvriers. Une fois posés, les techniciens n'ont qu'à les résoudre. Ils en ont résolu bien d'autres. Il faut seulement qu'ils le veuillent. Pour cela, il faut que les lieux où on élabore des machines nouvelles ne soient plus plongés entièrement dans le réseau des intérêts capitalistes. Il est naturel que l'État ait prise sur eux par des subventions. Et pourquoi pas les organisations ouvrières par des primes ? Sans compter les autres moyens d'influence et de pression. Si les syndicats ouvriers pouvaient devenir vraiment vivants, il devrait y avoir des contacts perpétuels entre eux et les bureaux d'études où s'ébauchent des techniques nouvelles. On pourrait préparer de tels contacts en établissant une atmosphère favorable aux ouvriers dans les écoles d'ingénieurs.

Jusqu'ici les techniciens n'ont jamais eu autre chose en vue que les besoins de la fabrication. S'ils se mettaient à avoir toujours présents à

l'esprit les besoins de ceux qui fabriquent, la technique entière de la production devrait être peu à peu transformée.

Cela devrait devenir une matière d'enseignement dans les écoles d'ingénieurs et toutes les écoles techniques — mais d'un enseignement qui ait une réelle substance.

Il n'y aurait peut-être que des avantages à mettre en train dès à présent des études sur cet ordre de problèmes.

Le thème de ces études serait facile à définir. Un pape a dit : « La matière sort ennoblie de la fabrique, les travailleurs en sortent avilis. » Marx a exprimé exactement la même pensée en termes encore plus vigoureux. Il s'agit que tous ceux qui cherchent à accomplir des progrès techniques aient continuellement fixée dans la pensée la certitude que, parmi toutes les carences de toutes natures qu'il est possible de remarquer dans l'état actuel de la fabrication, celle à laquelle il est de très loin le plus impérieusement urgent de remédier est celle-là ; qu'il ne faut jamais rien faire qui l'aggrave ; qu'il faut tout faire pour la diminuer. Cette pensée devrait désormais faire partie du sentiment de l'obligation professionnelle, du sentiment de l'honneur professionnel, chez quiconque a des responsabilités dans l'industrie. Ce serait une des tâches essentielles des syndicats ouvriers, s'ils étaient capables de s'en acquitter, que de faire pénétrer cette pensée dans la conscience universelle.

Si la plus grande partie des ouvriers étaient